

LE SALON INTERNATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET DU CONTROLE INDUSTRIEL

INTRODUCTION

par F. CAMPUS

Professeur à l'Université de Liège
Président du Comité organisateur et du Conseil de direction du Salon

L'organisation d'une exposition constitue une entreprise périlleuse, car elle n'a réellement de signification que par son succès. C'est une affaire dans laquelle on ne tient compte ni de l'intention, ni de l'effort, ni même du résultat s'il ne recueille pas la faveur des grands et de l'opinion publique. On a connu des expositions importantes et vraiment remarquables par l'inspiration autant que par la réalisation et qui ont obtenu, à peine, un demi-succès. Les visiteurs pouvaient s'y instruire beaucoup, trop peut-être, mais s'y ennuyaient. D'autres, infiniment plus attrayantes, ont recueilli un franc succès couronnant un résultat cependant plus mince. Lorsque le succès consacre à la fois des intentions audacieuses, des efforts intrépides et des résultats inespérés ou presque, on peut croire que l'entreprise a été particulièrement réussie. C'est ce qui est advenu au Salon international de la recherche scientifique et du contrôle industriel, organisé à l'occasion des Assises du Centenaire de l'A.I.Lg., du 9 août au 5 octobre 1947, dans les Instituts universitaires de la Faculté des Sciences appliquées au Val-Benoît à Liège, restaurés des terribles ravages qu'ils avaient subis vers la fin de la guerre.

Ce succès complet, sans réserves, je ne doute pas qu'il trouvera une digne relation dans le numéro spécial que la *Revue Universelle des Mines* consacre au Salon, qui perpétuera, par une collection de notices très autorisées, le souvenir de tous les aspects de cette exposition et de tous les éléments de sa réussite. Cela pourrait suffire, puisque le succès seul importe et que toutes les considérations qui vont suivre, relatives aux intentions, aux efforts et aux résultats, et qui auraient été inchangées, n'auraient pas réussi à excuser l'insuccès, si tel avait dû être le sort final de l'entreprise. Les inquiétudes souvent exprimées avant l'ouverture, surtout dans la phase finale, ne laissent aucun doute à ce sujet. Puisqu'aussi bien, elles peuvent maintenant être exposées sans apparence d'excuse, de même que le succès leur enlève tout caractère de présomption, je pense que la relation de ce numéro spécial ne serait pas complète, ni fidèle, ni édifiante, sans l'exposé de ces considérations.

L'origine de l'exposition est définie par une lettre du 2 octobre 1945 que m'adressait le camarade Ar. Gillet, secrétaire général de l'A.I.Lg., et dont j'extrais ce qui suit :

« Notre Conseil d'Administration a admis le » principe d'une petite exposition technique qui » pourrait être réalisée dans les locaux du Val- » Benoît ou, à leur défaut, dans les locaux qui » seraient mis gracieusement à notre disposition » par la ville de Liège. J'ai signalé à notre Conseil » que vous acceptiez la présidence du Comité » organisateur; notre Conseil vous en remercie » vivement. Les vice-présidents pourraient être » nos camarades Ed. de Coune, R. Laloux et » J. Léonard. Le secrétaire général serait votre » collaborateur Jacquemin auquel vous pourriez » peut-être adjoindre comme secrétaire-adjoint » notre camarade Dumont, ancien prisonnier. Le » Comité comprendrait deux membres de chacune » des sections suivantes : mines, métallurgie, » mécanique, électricité, chimie, génie civil. Il y » aura aussi un membre délégué par chacune des » sections de l'A.I.Lg.

« Quel sera le thème de l'Exposition ? Ce que » nous voulons faire, c'est une exposition scienti- » fique et technique du contrôle industriel (matières » premières, fabrication, produits finis). Cette » exposition doit revêtir un caractère spécifique- » ment scientifique : c'est le vœu exprimé par » notre Conseil d'Administration. »

Cette lettre, qui confirmait les conclusions d'une conversation du 3 septembre 1945, jetait les bases d'organisation du Salon qui ont été effectivement suivies, en dépit de nombreux avatars. Un seul point semblait incertain, celui des locaux. En fait, il ne l'était pas dans mon esprit. Lorsque le camarade Ar. Gillet, secrétaire général de l'A.I.Lg., m'avait pressenti le 3 septembre 1945 pour la présidence du Comité organisateur, je n'avais accepté qu'à la condition que l'exposition eût lieu dans les Instituts du Val-Benoît et que tout soit mis en œuvre pour leur restauration. Je me suis expliqué là-dessus d'une manière complète dans l'allocation que j'ai prononcée à l'Assemblée générale du 2 mars 1946 et qui a été reproduite

dans l'avant-programme de 1946 des Manifestations du Centenaire de l'A.I.Lg.

La lettre du 2 octobre laissait certes planer quelque doute à ce sujet et pour cause : tout restait à faire de la restauration des Instituts du Val-Benoît et il était même apparent que dans l'opinion de certains, cette reconstruction ne devait pas avoir lieu.

Cela résultait clairement d'un entrefilet publié par un hebdomadaire bruxellois à grand tirage dans son numéro du 24 août 1945, contre lequel je m'étais élevé dans le numéro du 7 septembre suivant de ce même hebdomadaire.

Le 26 novembre 1945, un député de Liège m'écrivait : « ... de toute manière la reconstruction des bâtiments actuels ou la construction de nouveaux bâtiments durera très longtemps. »

Une réponse du 10 janvier 1946 à une question parlementaire contenait entre autres :

« Celui-ci (le département des Travaux publics) ne peut fixer à priori le délai nécessaire à la restauration des dits bâtiments. Certains comme l'Institut du génie civil ont été gravement endommagés... Le délai de ces réparations sera d'autre part influencé par les températures de l'hiver. »

Il faut ajouter que le seul Institut qui n'avait pas été directement atteint par les bombes et qui avait été relativement peu sinistré avait été réquisitionné, oh ! ironie du sort, par le Ministère des victimes de la guerre, pour le Commissariat au rapatriement, qui en avait fait pour finir une sorte de centre de passage et de résidence de « displaced persons ». Cette occupation, non exempte de troubles, avait causé à l'édifice et à son mobilier, au cours de l'hiver 45-46, probablement plus de dégâts que les bombardements. Les démarches et protestations répétées de la Faculté des Sciences appliquées, dont j'étais doyen à l'époque, restaient sans suites.

Une question parlementaire du 9 janvier 1946 se terminait comme suit : « M. le Ministre (des victimes de la guerre) se rend-il compte des sentiments d'amertume et d'indignation du corps professoral et des étudiants de l'Université de Liège, lorsqu'ils constatent la désinvolture avec laquelle est traitée leur Université, quinze mois après la libération du territoire ? »

La réponse était : « Des mesures sont envisagées par le commissariat belge au rapatriement en vue d'évacuer les locaux en cause pour le 1^{er} février 1946. »

En fait, ils ne le furent que de nombreuses semaines plus tard et après que les professeurs de la Faculté des Sciences appliquées, accompagnant leur doyen, eussent été procéder à une sorte de réoccupation symbolique de l'Institut de mécanique.

On juge par là que la qualification d'« audacieuse », que la revue *Atomes* applique dans son numéro d'octobre 1947 à l'organisation de l'exposition dans les Instituts du Val-Benoît, pourrait bien être justifiée par la situation qui prévalait à la fin de 1945 et au début de 1946, et que celle-ci

justifiait aussi l'alternative prudemment envisagée par le Conseil d'administration de l'A.I.Lg. selon la lettre du 2 octobre 1945. Or, la voie du moindre risque eût été, en tout état de cause, la voie du moindre succès et de l'absence de résultat ; on peut l'affirmer catégoriquement.

Il était difficile certes de garantir « absolument » le succès par la voie du risque. A toutes les objections qui m'ont été faites, à tous les doutes qui m'ont été exprimés, j'ai invariablement opposé que tout ce qui serait acquis comme résultat dans la reconstruction des Instituts du Val-Benoît serait un bénéfice effectif et que, par ailleurs, l'Exposition devrait s'adapter à la situation réelle des bâtiments telle qu'elle serait à l'époque fixée pour la performance. J'ai donné le pas à la préoccupation du résultat sur celle du succès, préférant un résultat sans succès à un succès sans résultat.

La compréhension de ce dilemme montrait que le risque se ramenait principalement à celui de désagréments personnels, mais réservait en contrepartie la possibilité d'un succès beaucoup plus complet et significatif.

Cette possibilité s'est lentement muée en probabilité puis en certitude, grâce à des efforts multiples, conjugués, tenaces, entièrement dignes du dessein qu'ils servaient. C'est là la caractéristique des entreprises de l'A.I.Lg. inspirées par un haut idéal désintéressé et qui montre une puissance éprouvée et sûre d'elle-même. Somme toute, le risque se ramenait à celui d'une infériorité de l'A.I.Lg. à ses desseins et n'était dès lors qu'apparent. L'audace n'était que celle d'avoir confiance dans les possibilités de l'A.I.Lg. ; était-ce vraiment de l'audace ? Admettons que l'on se soit approché des limites de ces possibilités. Admettons que les efforts ont, dans certains cas, dû se rapprocher des mêmes limites et devenir pénibles. Le résultat et le succès n'ont-ils pas justifié le dessein et l'effort et l'un n'a-t-il pas exalté l'autre ?

Déjà on lisait dans la réponse parlementaire du 10 janvier 1946, *in fine* :

« Les dispositions nécessaires ont été prises pour activer les travaux. Un service spécial a été créé pour les études et la surveillance des travaux. »

J'ai la conviction que sans le dessein de l'A.I.Lg., ce résultat n'aurait pas été obtenu et nul ne peut concevoir quel eût été actuellement l'état de la question.

Après l'assemblée générale du 2 mars 1946 de l'A.I.Lg., quelles qu'aient été par ailleurs les difficultés ultérieures, les principes étaient acquis suivant les bases de la lettre du 2 octobre 1945 mais avec la volonté de tenir l'exposition dans les Instituts du Val-Benoît. Ça été le gage du succès.

Ce succès a été dû aux efforts de tous, dans l'A.I.Lg. et hors de l'A.I.Lg. Aux efforts des grands, des hommes influents aux leviers de commande : ministres, sénateurs, et députés, hauts fonctionnaires, hautes autorités de l'A.I.Lg., de l'industrie, de l'économie nationale, du monde scientifique et universitaire, qui ont aplani les difficultés et les

obstacles, procuré les possibilités et les ressources. Aux efforts ensuite des organisateurs, tous bénévoles, recrutés principalement dans la phalange des A.I.Lg., mais qui ont trouvé bien des concours ailleurs et notamment parmi leurs confrères des autres associations d'ingénieurs. Enfin, aux efforts de tous ceux qui, dans l'exercice de leur profession, ont réalisé les travaux de reconstruction des locaux et l'aménagement des stands et des abords de l'exposition : directeurs, ingénieurs, fonctionnaires, employés, agents de maîtrise, entrepreneurs, décorateurs, installateurs, ouvriers, etc. Et je n'oublie pas les exposants, dignes de tous les éloges pour la haute conception de leur participation et leur esprit élevé.

S'ils ont été aidés par l'action des protecteurs et des organisateurs, on ne peut dire que les réalisateurs aient été favorisés par les éléments. En effet, l'hiver exceptionnellement rigoureux de 46-47 a entraîné pratiquement une interruption de travail de quatre mois. Et cependant, le 9 août, par un temps radieux, le Salon international de la recherche scientifique et du contrôle industriel a été inauguré officiellement par le Gouvernement, dans les Instituts universitaires du Val-Benoît, dans des conditions qui ont suscité l'émerveillement général. Cette journée à elle seule suffisait à établir le succès, mais il est allé en s'amplifiant au cours des huit semaines de la carrière de l'exposition et le dernier dimanche, à l'heure de la fermeture, j'ai été ému de voir les visiteurs se précipiter pour jeter encore un regard sur tel objet et ne sortir des Instituts qu'à regret et avec un quart d'heure de retard sur l'heure stricte de fermeture.

Et de tout cela, il reste plus qu'un souvenir. D'un point de vue réaliste, il reste la restauration très avancée des Instituts universitaires au Val-Benoît. Je n'hésite pas à écrire que l'A.I.Lg. a rendu à la Faculté des Sciences appliquées de l'Université de Liège un service qui confine au sauvetage. N'est-elle pas la « bonne mère » des A.I.Lg. ? Mais il y a eu plus que du sentiment filial dans cet appui, plus aussi que la sauvegarde de la pérennité de l'Association : la conscience et la volonté de rendre à Liège, à la Belgique et même au monde un grand service. La ruine d'une Ecole plus que centenaire et renommée dans le monde entier ne pourrait être qu'une perte pour le monde entier.

L'exemple est contagieux. La restauration des Instituts du Val-Benoît, situés dans le quartier le plus sinistré de la ville et même de l'agglomération de Liège, a galvanisé les habitants très éprouvés. La vie renaît dans ce qui était devenu un « no man's land ». Cela peut paraître un résultat étranger au but poursuivi ; n'en est-il pas moins

intéressant, d'autant plus qu'il est gratuit. Liège a été durement atteinte. Sa renaissance n'intéresse pas seulement ses habitants, mais tout le pays et aussi les pays voisins et le monde entier, parce que Liège a aussi des états de service à tous ces échelons de l'humanité civilisée.

Enrichissement réel aussi que celui des connaissances des visiteurs, qui sera prolongé par ce numéro spécial de la *Revue Universelle des Mines*, véritable source de documentation pour les ingénieurs et l'industrie.

Enrichissement aussi des laboratoires et des institutions scientifiques, du fait des nombreux appareils et instruments du Salon restés dans le pays, en grande partie grâce à la générosité de l'A.I.Lg.

Si, d'une manière générale, les transactions n'ont pas été considérables dans cette exposition, c'est qu'un appareil scientifique ne s'achète pas comme un ustensile de ménage, un objet de toilette, ou un comestible. Ces achats demandent plus de réflexion et des résultats différés sont possibles, sinon probables dans cet ordre d'idées.

On peut certes invoquer tout un ensemble de résultats moraux, que l'on ne doit pas considérer comme négligeables, même en se gardant de toute complaisance verbale, à une époque encore troublée tâtonnante et en proie à la propagande. Il était bon de remettre en mémoire et en honneur le discours prononcé par le roi Albert à Seraing, le 1^{er} octobre 1927. Il était bon d'exalter la collaboration de la science et de l'industrie, de promouvoir la qualité des produits industriels et le perfectionnement de la main-d'œuvre. Il était nécessaire de défendre la position des savants, des chercheurs, des universitaires, des laboratoires et de l'industrie, des producteurs enfin en général, artisans de la prospérité. Je crains toutefois que ce ne soient là que des effets fugaces comme ceux d'un météore et sur lesquels on ne peut compter qu'à condition de persévérer.

Il faudrait particulièrement se féliciter si la visite du Salon avait pu éveiller chez les jeunes visiteurs des vocations réelles et remettre en honneur dans les familles les professions d'ingénieur ou de technicien. Contrairement à ce qui s'observe aux Pays-Bas et en Suisse, par exemple, la relève des ingénieurs est insuffisante dans ce pays. C'est là un point qui doit préoccuper tous ceux qui songent à l'avenir et si je m'excuse de terminer ce procès-verbal de victoire par une note d'inquiétude, c'est pour rappeler qu'aucune victoire n'est une fin en soi, qu'il n'y a pas de repos et qu'un succès ne fait en général que créer de nouvelles obligations, de nouveaux devoirs. Les tâches ne manqueront pas à l'A.I.Lg. au cours de son deuxième siècle d'existence. Noblesse oblige !